

dramatique, il ne semble pas que je fusse qualifié pour vous guider à travers les saintes péripéties d'une existence sacerdotale et monacale, à vous en montrer la beauté, à vous faire respirer l'atmosphère des temples et des cloîtres où elle s'est déroulée et à vous parler de ce moine illustre qui fut, au siècle dernier, la plus grande gloire de l'Eglise, en des termes dignes d'elle et de lui.

Cette tâche, cependant, je n'ai pas craint de l'assumer et je veux aussi vous confesser pourquoi je n'ai pas cru qu'elle fût au-dessus de mes forces ni qu'elle m'exposât à vous parler trop mondainement et sans esprit religieux d'un homme dont l'ardente foi excita et vivifia le génie, d'un prêtre qui ne saurait être loué ainsi qu'il eût voulu l'être que par ceux qui ont vécu, ne fût-ce qu'un jour, dans l'atmosphère où il vécut lui-même et qui professent les croyances dont s'inspirèrent inlassablement ses paroles, ses écrits et ses actes.

Cette atmosphère, je l'ai respirée dès l'enfance, et ces croyances sont les miennes. Elles ont été gravées dans mon cœur par la vigilance éclairée d'une mère admirable et par les enseignements inoubliés de celui qui fut mon premier maître, l'abbé d'Alzon, plus tard, le Père d'Alzon, fondateur en France de l'ordre des Augustins de l'Assomption. A ces êtres vénérés, dont je pourrai dire comme le poète Victor de Laprade "qu'en moi, rien n'est bon qui ne leur appartienne", je dois d'avoir non seulement conservé ces croyances à travers les incidents d'une vie déjà longue, mais encore de les avoir retrouvées, au déclin de l'âge, dans toute leur plénitude et dans toute leur force, comme un puissant réconfort et comme une immortelle espérance.

Je vous devais cette explication, Mesdames et Messieurs, afin de vous convaincre que j'ai gardé une âme religieuse et qu'en conséquence, je n'étais pas absolument incompétent pour vous entretenir d'un homme d'Eglise, qui fut un moine d'avant-garde et un ardent défenseur de la cause de Dieu. D'ailleurs, vous n'attendez pas de moi que je vous raconte sa vie. Outre qu'il y faudrait plus de temps qu'il ne m'en est accordé, elle a eu d'éloquents historiens : M. Foisset qui eut le bonheur d'être l'intime ami de Lacordaire à son arrivée à Paris et toujours depuis ; le P. Chocarne, son disciple au couvent, le témoin de sa vie de moine et aussi le témoin de sa mort qu'il a racontée en des pages poignantes, toutes vibrantes d'une douleur filiale, et enfin, mon éminent ami, le comte d'Haussonville,